

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 40

Artikel: L'habit ne fait pas le moine
Autor: Julius
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

IMAGINATION ET JOURNALISTES

L'AUTRE jour, comme je traversais la place St-François, je vis à quelques pas de moi l'index d'une main s'élever menaçant vers le ciel et deux yeux me transpercer de leurs éclairs. Trois à quatre secondes plus tard, la main me saisissait par le bouton supérieur de mon veston et me tirait de gré ou de force sous un auvent de l'église de St-François pour me tenir la harangue suivante, au sujet de l'appréciation sur les journalistes contenue dans un récent article du *Conteur* :

— Alors, mon brave, c'est ainsi que tu arranges les journalistes ! Pour qui nous prends-tu ? Certes, de l'imagination il en faut un peu dans tous les métiers, mais ce n'est pas avec cela que nous remplissons les colonnes de nos journaux. Nous sommes l'exactitude même, le miroir parfait de la vie, les portes-paroles de l'opinion publique, la conscience de l'humanité, ni plus ni moins, tu m'entends !

— Oui, répondis-je à moitié étourdi, les journalistes sont des personnes qui savent tout. Quand, par hasard, il leur arrive de n'être pas renseignés sur quelque chose, ils puisent ce qui leur manque dans leur propre imagination.

— Comment, tu oses récidiver en ma présence ? C'est inouï, ce culot !

Mon temps étant précieux et la discussion paraissant vouloir s'envenimer et s'éterniser sans utilité aucune, je promis à mon ami Agénor Vieuxtemps, rédacteur au *Courrier de la Paix*, de lui apporter la preuve de mon assertion dans un prochain numéro du *Conteur*. C'est ce que je m'en vais essayer de faire ci-après en m'effaçant cependant devant l'opinion autrement compétente d'un homme du métier.

Un Parisien qui fut en son temps un journaliste notoire, G. Duval, raconte en ces termes, dans ses « Mémoires », ce qui lui arriva un certain jour :

« De retour à Paris, je trouvai un mot d'Emile de Girardin me priant de passer à la *Liberté*, rue Montmartre. Il me demande s'il me conviendrait d'entrer dans sa rédaction. J'accepte avec enthousiasme ; il me fait asseoir et me dit :

« Ecrivez de suite un article sur la marine du Brésil. Deux colonnes. Vite. Nous sommes en retard.

« Je n'oublierai jamais ma confusion. Je ne possédais sur la marine du Brésil aucun renseignement. Girardin m'aurait proposé d'improviser un discours sur les dépôts pélagiques de la Méditerranée, mon embarras n'eût pas été plus grand. Je lui avoue mon ignorance en la matière ; il rajuste son binocle, fronce les sourcils, resserre son nœud de cravate et, de sa petite voix grêle que j'entends encore :

« — Si vous voulez réussir dans le métier, il faut vous habituer à traiter tous les sujets, même ceux que vous ne connaissez pas. Le lecteur les connaissant encore moins, le journaliste a toujours sur lui la supériorité d'un professeur, fût-il mauvais, sur des élèves qui sont des cancres.

« J'avais, tout jeune, passé mes examens pour l'Ecole navale, avant de préparer Polytechnique ; je réunis mes souvenirs et entrai bravement dans le vif de mon sujet, agrémente d'ex-

pressions techniques qui me valurent les compliments de Girardin. L'article ne souleva pas une protestation ; pas une rectification n'en détruisit l'heureux effet et, pour que la honte fût complète, trois mois après, je recevais l'ordre du Christ du Brésil ! Girardin m'en félicita. »

Et maintenant, la parole est à mon ami Agénor Vieuxtemps, s'il le juge à propos.

Aimé Schabzigre.



ON CRANO TSACHAO

L'ETAI on tant brav' hommo lo vilhio ministre de Praz-Renaillé que ti lè dzein de la coumouna l'amàvant quemet lào père.

Lè que lè cougnessâ ti per lào petit nom por cein que l'avâi batsi stisse, fé lo catsîmo à stasse, maryâ stausse, remauffâ lè z'on et lè z'autro âo prîdzo et principalameint âo djonno, einterrâ lè père-grand et lè mère-grand, plliorâ avoué cliâo que l'avant lo tieu que lào sagnive. Tot lo velâdzo sè sarâi fé soupliâ on momeint por li, se l'avâi faliu et crâio prâo que lo ministre, li, sè sarâi laissi bourlâ à tsavon po ti cliâo de la perrotse.

Brâvo monsu Metsî Mè fâ mau bin que la moo l'ausse subliâ. Mè seimblie adî que lè dzein sant pe croûio du li !

N'avâi qu'onna brelère. Eh ! mon Dieu ! cò è-te que n'ein a min : on è adî lo brelâiri de cauquon. La brelère à monsu Metsî l'età d'allâ à la tsasse tandu l'âoton.

Oh ! n'età pas po fère dâo mau âi bête. Lè z'amâve trâo et n'ein avâi jamé min tiâte. Quand vayâi on dzé, coumeincive à éterni d'onna fôoce dévânt de terî que l'ozî tsantâve de dzoûio po remachâ lo ministre et sè sauvâve. La de-meindze la matenâ, tandu lo prîdzo tote lè bête de la créachon vègnant sè baillî lo bondzo dévânt la cura et tsantâ à tsacon la sinna que l'età galé de lè z'ouère.

Faut que vo diesso assebin que monsu lo ministre Metsî l'avâi la yuva bassa et se manquâve lè lâivre l'età pas tot sa fatta, mâ cein ne fâ rein à l'affère. L'età on boun hommo et pu lè bon.

Vaitcé que, on dzo d'on vilhio âoton dâi z'autro iâdzo, sè promenâve dein onna truffiâre, avoué son fusi. Tot d'on coup, vaitcé onna pè-dri que dépuffe tot drâi dévânt sè piaute. L'età tant ballâ que lo brâvo ministre n'a pas pu sè teni de la... manquâ. L'a terî et quemet faut adî qu'onna bâla l'aulle quauque pâ, lè lo tsat à Percelliouset que l'a reçeva.

Lo ministre l'a età bin eimbêtâ, vo pouâide crère. Tyâ on tsat, et cliqu'à Percelliouset on-cora ! Peinsâ-vâ !

Le va dan vè Percelliouset et lâi fâ dinse :

— Accutâ-vâi, Samuët, iè quie fé onna caville : i'è tyâ ton tsat ein mè crèyeint de tyâ onna pèdri. Ne vu pas que te sâi ein perda. Vî-gnon tè lo payî.

— L'è veré que l'è bin mon tsat, so repond Samuët Percelliouset, mâ ne vû pas que vo mè lo paîyî. L'è rein por vo. Tsacon pâo sè trompâ.

Lo ministre l'a età content et l'a continuâ sa verâ dein lo prâ à Percelliouset.

Stisse, tot parâi, s'inquiêtâve on bocon de lo vère repartî. Tyâ on tsat ein sè crèyeint de tyâ on ozî, l'età oquie à sè recordâ ! Assebin, quand vâi lo ministre que l'allâve dâo côté iò lè vatse l'età ein tsamp, Percelliouset trace vè son valet et lâi dit dinse :

— Féli, vâ vito reintrâ lè vatse à l'étrâbllio, que monsu lo ministre lè prègne pas po dâi bé-casse !

Marc à Louis.

Ménagère moderne. — Une jeune bonne rapporte au marchand une caisse à balayures qu'elle avait achetée tout à l'heure

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ? Elle ne va pas, cette caisse ?

— Non, monsieur. Madame a dit qu'il la fallait avec fermeture-éclair, comme un sac à main !

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

L'E syndic de Larozive sort de chez lui. Vous vous figurez sans doute un monsieur en habit de cérémonie avec tube sur le chef. Non, syndic d'une de nos petites communes rurales, il part pour un travail de drainage, en souliers et habits couverts de boue sèche, coiffé d'un vieux feutre lavé d'année en année par les pluies du printemps, les ondées d'été et la neige fondante des hivers. Il a le pas lent, celui d'un homme fatigué par le travail de la terre ; cependant, son visage reflète le bonheur de remplir son devoir de bon agriculteur. Comme à l'ordinaire, il avance tête baissée et au moment d'entrer dans la forêt, les mélanges gazeux le fixent de leurs petits yeux intéressés. Un vieux corbeau qui le connaît d'ancienne date pousse un « couah » retentissant, lequel, s'il y avait pris garde, aurait averti le bon magistrat que quelque chose d'anormal se préparait. Au contour de la route une grande ombre se projette devant lui : c'est un jeune gendarme, grand, blond, fines moustaches, tête sympathique.

— Vos papiers, s. v. p.

— Vous me demandez mon acte d'origine, mais je n'ai pas l'habitude de l'avoir en poche.

— Ah ! ne me contez pas des histoires, vous êtes tout simplement un rôdeur de grands chemins.

— C'est faux !

— Vous dites que c'est faux ; le syndic de cette commune vous connaît-il ? si oui, conduisez-moi chez lui.

Mon vieil ami C. rebroussa chemin, suivi du jeune pandore qui ne le quittait pas du regard sévère qu'il avait pris pour la circonstance. Mais, je crois que s'il avait surpris l'expression des yeux pleins de malice qui scientillaient sous le vieux chapeau, il se serait méfié, surtout encore d'autant plus, s'il avait connu le caractère de pince-sans-rire du soi-disant vagabond. Les oiseaux voletaient de branche en branche suivant les deux hommes : plus de cris joyeux, un silence morne, c'était maintenant de l'effroi ; ce

syndic aimé conduit par un homme porteur d'une arme. Ah ! quelle situation terrible !

Couleur de rose étaient les pensées du gendarme : l'action d'éclat qu'il supposait en train de réussir attirerait sur lui l'attention de ses supérieurs ; bientôt on le nommerait sous-officier, et qui sait, dans quinze, vingt ans, ses parents auraient la gloire de compter dans la famille un lieutenant de gendarmerie, peut-être plus encore, le premier-lieutenant Martin et le commandant Dumusc n'étant pas éternels.

Arrivés dans la maison du syndic, le pot au lait de Perrette chuta, mais le magistrat se montra beau joueur, en bon et brave homme qu'il était.

Gendarmes vaudois, ne prenez pas ombrage de ce petit récit qui s'est passé il y a environ trente ans. *Julius.*

Gendarme de la Rédaction. — Nous espérons que nos chers gardiens de l'ordre ne s'offenseront pas de cette boutade. Ils comprendront que ce brave syndic a voulu, d'une façon bien vaudoise, offrir à notre jeune gendarme, un bon verre au guillon.

POUR LE TENNIS

Les journaux de mode engagent une polémique au sujet des vêtements sportifs féminins et tout particulièrement en faveur de la culotte courte pour les joueuses de tennis.

Donc, après le rouge ou vert

Pullover,

Allons-nous voir, saperlotte,

Nos tennis-girls adopter

Et porter

La courte et large culotte ?

Alors, la raquette en main,

Dès demain,

Montreront-elles des paires

De gras — ou fins mollets —

(Beaux ou laids)

A l'instar de nos grands-pères ?

Certes, cet habit de « court »

(Un peu court),

Plaira beaucoup à l'ingambe

Qu'un bon régime engraisse,

Puisque ça

Lui fait une belle jambe.

Mais celles aux flageolets

Maigrelets,

Les fluettes, les bancroches,

Vont-elles, sans regimber,

Exhiber

Leurs étiques doubles-croches ?

Il est fort réjouissant

Qu'on puisse, en

Nos temps de vols et de crimes,

Concevoir de tels soucis ;

Et ceci

Valait bien ces quelques rimes !

Pierre Manaut.

LA VIE CHÈRE

DN de mes amis voulut acheter dernièrement une automobile d'une nouvelle marque populaire. Il se rendit dans un magasin où on lui demanda le prix qu'il désirait mettre. Il fixa une somme. L'employé fronça le front, se gratta l'oreille, puis, après un moment de réflexion, emmena l'acheteur dans un coin du magasin.

— Avec ça, dit-il, en montrant un spécimen de l'industrie, vous pourriez faire de la route.

Mon ami examina la voiture et la trouva un peu trop sommaire :

— J'aurais voulu, dit-il, un peu de confort et quelques perfectionnements.

Le commis lui déclara :

— Il n'est pas d'exigence que nous n'arrivions à satisfaire. Voulez-vous une toiture de

tôle ? C'est mille francs de plus ; une magnéto au lieu d'un delco ? c'est cinq cents francs supplémentaires.

Mon ami qui se disait, avec raison, qu'on n'achète pas tous les jours une auto et qui voulait en avoir une commode, fit ajouter quelques autres accessoires : pneus ballons, démarreur électrique, oléomètre, miroir rétro-viseur, phares spéciaux, lanternes de code, numéro lumineux, et voulut des glaces incassables et plusieurs autres bibelots intéressants. Quand on lui eût livré sa voiture, la facture qui l'accompagnait le fit tomber à la renverse. Elle égale le prix de l'auto du catalogue multiplié par trois. C'est la vie chère qui, paraît-il, nous vaut de ces surprises. On nous vend actuellement des chaussures d'un prix raisonnable, mais qui devient inabordable si l'on désire qu'elles comportent des talons, des tiges, une empeigne, des bouts rapportés, une semelle, des œillets et des cordons, accessoires qui se payent à part. La vie chère a été de tous les temps ; elle a été la raison invoquée par les débrouillards pour se tirer d'affaire et, si elle n'existait pas, il n'y aurait qu'à laisser certains commerçants agir à leur gré. Scribe, ayant loué une maison à Saint-Mandé, pour y passer l'été, se mit en quête d'un villageois possédant une vache laitière :

— Mon brave, lui dit-il, mon domestique viendra tous les matins chercher un litre de lait.

— Entendu, c'est quarante centimes.

— Du lait bien pur, n'est-ce pas, et qui ne soit pas baptisé.

— Dans ce cas, c'est cinquante centimes.

— Vous le trairez en présence de mon domestique.

— Je veux bien, mais alors c'est soixante centimes.

Scribe réfléchit et ajouta :

— Diable, c'est cher.

— Ce n'est pas le lait qui est cher, mais c'est la main-d'œuvre.

— Eh bien ! mon domestique traira lui-même la vache.

— Oh ! alors, c'est un franc.

Notre Toupin national. — Vous avez l'air embarrassé ? lui dit quelqu'un.

— Eh oui ! répondit-il, c'est au sujet de ces questions d'astronomie. Je comprends, à la rigueur, que les astronomes puissent arriver à calculer la distance qui nous sépare d'un autre globe, même son poids ; mais j'ai beau faire, ce que je ne puis arriver à m'expliquer, c'est comment ils peuvent savoir son nom !

LORSQUE L'ENFANT PARAÎT

UN beau jour — c'est vraiment un beau jour — au lieu d'être deux dans la vie, on est trois. Grande joie, nombreuses félicitations que l'on reçoit d'un air ravi en pensant que les encouragements font toujours plaisir.

Au début tout au moins, le principal avantage que procure un bébé, c'est d'obliger les parents à abandonner une partie de leur égoïsme douillet et pantouflard. Adieu molles et douces nuits, liberté sainte, petits plaisirs de sybarites que l'on savourait jadis avec délicatesse.

La première chose que savent faire les pouspons, c'est hurler. Ils acquièrent très vite dans ce domaine une virtuosité de spécialistes. Les vieilles dames prétendent que ça leur fait des poumons. Les voisins estiment généralement que leurs enfants à eux criaient avec infiniment plus de discrétion. Les parents, à qui l'on a bien recommandé de ne pas faire les quatre volontés et les mille petits goûts-goûts de leur mioche — ça sait tout de suite ce que ça veut ! — se regardent d'un air consterné aux premiers cris. N'y tenant pas, bourrés de remords, ils imaginent d'épouvantables histoires : leur bébé va peut-être s'étrangler, ou s'étouffer dans son oreiller — ça s'est vu ! — il a probablement de fatales coliques, etc., etc. Sur la pointe des pieds, le papa en tête de colonne, ils vont voir.

Et ils ne voient rien que leur toute petite fille rose et blanche qui joue avec les anges.

En règle générale, son bébé est le plus adorable du monde, il fait des choses que nul autre sans doute n'a faites avant lui, et il est extraordinairement avancé pour son âge. Avant d'avoir un enfant, on se jure qu'on ne bêtifiera pas avec lui : pas de zéailements stupides, pas de cris de gâteaux. On y vient tout de même, immanquablement.

La première fois qu'on donne à un papa son poupon à tenir, il est au moins aussi rempli de crainte que d'admiration. La crainte de le laisser tomber, de le froisser ou de ne pas lui soutenir suffisamment les reins. Ensuite, le père a l'occasion d'en prendre l'habitude. Il sait chanter d'une horrible voix de tête de vieux couplets qui, depuis des générations, servent à endormir ou à bercer les enfants. Il apprend à connaître ce que pèsent les bébés, quand poussent les dents précoces, et une foule de détails qui modifient peu à peu, mais fatalement, sa conception du monde. Si tous les électeurs étaient pères de famille, il y aurait peut-être un peu plus de sagesse dans notre humanité...

Il faut se méfier comme du feu de ces doctes petits livres où la puériculture est enseignée par des gens de laboratoire. Il faut aussi n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les conseils de ceux ou plutôt de celles qui vous disent : « J'ai toujours fait comme ça ! » Et surtout, pas de doctrinarisme intransigeant. Les enfants ne sont pas pareils à des petits moteurs en série qu'on fait tous marcher de la même manière. Ils sont beaucoup moins « tube digestif » qu'on ne le croit. Très vite, ils ont chacun leur petite personnalité dont je ne vois pas pourquoi il ne faudrait pas tenir compte dans la mesure du possible et du bon sens.

Deux gros défauts à éviter : Ne jamais empoisonner la vie de ses invités en leur contant des mots de son enfant, qui ne sont attendrisants ou drôles que pour les parents et pour les grand-parents. Ne jamais « produire » son petit prince de Galles ou son infante en société. Les enfants que l'on force à réciter le « Corbeau et le Renard » ou à pousser la chansonnette devant des hôtes deviennent rapidement exaspérants. Ça n'est pas de leur faute !

Etre papa, c'est pénétrer soudain dans un monde nouveau, un monde où la vie est incomparablement moins agréable, sans aucun doute, au point de vue du petit confort personnel, un monde où les devoirs augmentent considérablement. Mais mille joies inédites et caressantes, mille plaisirs ignorés, sur un fond de profonde et héréditaire satisfaction, viennent compenser les soucis et les peines.

Et, devant ce fragment d'humanité qui n'existe que par sa mère et par vous, devant ce petit être qui s'agite ou gigote ou murmure ou soupire, on sent qu'on continue et que la vie, enfin, a un sens...

(Monsieur et Madame).

Jean Peitrequin.

Le véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey, pour 1933. — 226e année. — Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix fr. 0.60.

Le doyen de nos almanachs est entré dans la 226e année de son existence ! Il supporte avec philosophie le poids des ans, et il nous apporte sa provision d'anecdotes aussi variées que choisies.

Dans sa préface le « Messenger boiteux » veut bien se rappeler du « Conteur Vaudois » qu'il rencontre de temps en temps avec plaisir. Le plaisir est réciproque.

Après une série d'intéressantes cartes à vol d'oiseau, le « Messenger boiteux » commence la publication de vues panoramiques du pays. — Excellente idée ! — Le lieu natal de notre vieil almanach a fait l'objet de la première planche, très réussie, qui sera suivie de vues caractéristiques de ce vaste pays romand et français où le « Messenger boiteux » compte de si nombreux et fidèles amis.

Faire connaître son pays, le faire aimer et apprécier, c'est faire œuvre bonne, utile et méritoire !

L. R.